

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

La presse (suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1906, tome 8, p. 33-39

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

La Presse

(Suite)

C'est déjà un service signalé rendu à la société que d'en avoir éloigné la mauvaise presse. C'est, en toute réalité, l'avoir retirée des étreintes de son plus redoutable adversaire — le mauvais journal — qui étouffe son rival avec d'autant plus d'aise qu'il ne montre que des mains de velours. C'est l'avoir préservée d'un germe de corruption — le mauvais livre — qui couvre d'abord l'âme de rouille, puis la ronge à la façon d'un impitoyable cancer et sans retour, car, pas plus que celui d'autres maladies, il ne pardonne à sa victime. C'est l'avoir soustraite à une source empoisonnée — la feuille sectaire — qui dans son art de tuer, cache son mal, sous les dehors d'une eau fraîche et limpide. Aussi, par la guerre à la mauvaise presse, on est social, en étant sauveteur d'hommes bien des fois; on est chrétien, en donnant à Dieu des âmes, qui sans cette lutte, lui avaient été ravies. Mais l'apôtre doit, pour parachever son œuvre, aller plus loin encore et après avoir été négatif en chassant le mal, devenir positif en apportant le bien. Quand on a arraché les mauvaises herbes d'un jardin, on ne reste pas inactif, les bras croisés, mais bien vite on y sème la bonne graine, qui donnera une plante saine aux fleurs agréables, aux fruits abondants. Aux produits de la presse mauvaise extirpés de partout avec soin, il faut faire succéder la floraison de la bonne presse, qui s'épanouira en fruits de salut pour la société. Si un voyageur, harassé

de fatigue, mourant sur le bord du chemin, nous demande un peu d'eau, lui donnerons-nous à boire du pétrole ? Non, nous lui présenterons bien vite, quand même il serait notre ennemi, si dans nos veines ne coule pas du sang de tigre, une eau claire, limpide et vivifiante.

La société actuelle a soif de lectures. L'homme veut s'instruire — désir bien légitime : beaucoup de science, n'a-t-on pas dit, conduit à Dieu — il a recours aux livres. Il brûle de nouvelles : Le « quid novi » est aussi bien son fait de nos jours que du temps de Démosthènes — il achète le journal — il veut chasser l'ennui, charmer ses loisirs — rien de mieux parfois — il prend une brochure, s'amuse avec une revue. « Une heure de lecture, a dit Montesquieu, console de bien des choses. » Aussi, jeunes et vieux, savants et illettrés, citadins et paysans, bourgeois et ouvriers, les hommes lisent. Tout le monde à la fièvre de la lecture. On peut librement discourir sur les avantages ou les inconvénients qui en résultent pour la société, le fait n'en existe pas moins et c'est avec lui seul qu'il faut compter. Présenterons-nous à l'homme, ainsi assoiffé et qui ne demande qu'à boire, du poison qu'est toute mauvaise lecture ? Non, s'il nous reste une goutte de sang humain au cœur mais aussitôt, avec le dévouement fraternel, l'eau vive et pure de la bonne presse: le bon livre, qui dans la limpidité de son cours, donne la saine doctrine ; le bon journal, qui dans l'impétuosité de ses flots parfois écumeux mais toujours purs, apporte les nombreuses nouvelles et les renseignements utiles ; la brochure innocente, qui récrée et charme, sans cesser de réfléchir dans ses ondes, le bleu du firmament. L'homme qui vient d'avalier un poison, s'il ne veut succomber, doit aussitôt recourir à un énergique antidote. La mauvaise presse est un poison, et, à la façon de ceux qu'a inventés le progrès moderne pour occire plus perfidement, qui agissent d'une manière imperceptible, à la longue seulement, et qui restent, parce que inconnus et même

insoupçonnés, des malfaiteurs impunis. Celui qui en a pris, doit aussitôt user de son contre-poison : la bonne presse. Mgr Enard, tout récemment le rappelait à ses fidèles : « Le remède est dans l'organisation de la bonne presse. Il sera nécessaire que dans toutes les paroisses quelques personnes se chargent de procurer aux fidèles l'*antidote* nécessaire, c'est-à-dire les bons journaux, les feuilles honnêtes et chrétiennes qui exposeront la vérité vraie et réfuteront les erreurs et les calomnies. » Bien plus, quoique sauvé par ce remède, cet homme n'est pas sans avoir été fortement ébranlé, sans avoir été affaibli, et, longtemps, il en ressentira les effets : « la maladie vient au grand galop et part au petit trot. » Il aura besoin pour récupérer ses forces d'une nourriture substantielle : laquelle ? Celle même qui constituait son antidote : la bonne presse. Mais comme toute nourriture, elle n'agit que petit à petit, au jour le jour, à force d'être absorbée. Bien que n'opérant que d'une façon insensible, elle n'en produit pas moins, à chaque instant, ses effets, devenus évidents seulement au bout de quelque temps. La bonne lecture dissipe peu à peu des intelligences les doutes pernicieux, les erreurs mortelles qu'y avait jetés le mauvais livre pour y introduire la vérité qui, d'abord légère lueur, ira progressant au point de devenir un brasier que le vent de pestilence ne fera qu'attiser ; elle en chasse les ténèbres du mal qu'y avait semées le mauvais journal pour y faire briller la vraie lumière qui, elle aussi, deviendra un phare éclatant que la bourrasque de la tempête elle-même ne pourra éteindre. La bonne lecture est la nourriture de l'intelligence, l'aliment de la volonté, le pain des âmes.

Où doit-elle se trouver ? Là où est le poison ; là où vivent les affamés de lumière, les assoiffés de lecture, c'est-à-dire dans tous les milieux humains. La bonne presse, sous les diverses formes qu'elle peut revêtir, livres, brochures, journaux, revues, tracts, doit être sur le trottoir des gares, aux vitrines des librairies, à travers les rues

des villes, sur le chemin des villages, dans la bibliothèque du bourgeois, sur la table de l'ouvrier, dans le salon de l'hôtel, sur le billard du café, partout où est la mauvaise presse, pour couvrir le mensonge, l'erreur, la haine par la lumière, la vérité, l'amour.

Aussi, la bonne presse est appelée à devenir de nos jours, la grande chaire de vérité. En effet, il est triste à constater, le vide se fait dans nos églises ; on ne va plus au sermon ; les auditeurs de la parole divine deviennent rares et pourtant le bon Maître a prescrit aux siens de l'enseigner à tous les hommes. Saint Paul semble avoir entrevu nos difficultés dans ce raisonnement qu'il est opportun de citer : « Comment nos frères égarés croiront-ils en la Vérité dont ils n'ont pas entendu parler ? Comment en entendront-ils la parole, s'il n'est personne qui la leur prêche ? Et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont envoyés ? »

La difficulté semble se résoudre : La parole n'est plus écoutée, il est vrai, mais la lecture continue à être recherchée ; elle sera donc le moyen tout naturel de faire parvenir la vérité aux hommes. Le journal va dans tous les milieux ; il est lu de tout le monde. Il sera le porte-parole qui se prêtera le mieux à cette mission ; il sera le prédicateur moderne et l'heureux missionnaire de tous écouté. Aussi, que nous comprenons la vérité de cette parole de Léon XIII : « Je considère le bon journal, le journal catholique comme une mission perpétuelle dans une paroisse » et cette autre de Mgr l'archevêque de Toulouse dans une récente circulaire à son clergé : « N'est-ce pas par le défaut de lumière qu'il faut expliquer ce phénomène étrange de populations qui vivent religieusement et qui votent pour des candidats anticatholiques ? Leur mettre en mains, tous les dimanches, un journal qui leur dénonce les calomnies répandues contre nous, les odieux complots tramés contre l'Eglise n'est ce pas leur rendre et rendre en même temps à la religion le plus grand service ? »

Aussi, les apôtres qui utilisèrent cette force de la bonne presse, ont chanté victoire. Saint François de Sales, au début de sa mission en Chablais, ne peut servir la parole divine, faute d'auditeurs. On se sauvait à son approche comme devant un lépreux. Il ne restera pas pour vaincu. S'il ne peut prêcher, quoiqu'il en coûte à sa modestie, il entreprendra le « mestier juré » d'écrivain. La nuit, il mettra ses prédications sur des feuilles volantes qu'il viendra à l'aube du jour afficher sur les portes des maisons. Ce furent les commencements de ses conversions qui se montèrent au chiffre fabuleux de 75 000.

Les catholiques Allemands ont triomphé de la plus redoutable épreuve que puisse traverser un pays catholique, ils sont sortis victorieux du Chancelier de Fer, dans un terrible Kulturkampf, grâce à leur admirable organisation de la presse. En 50 ans, ils ont su fonder et faire prospérer 420 journaux catholiques, dont plus de la moitié dans la seule Prusse protestante. Ailleurs, dans une paroisse de 800 âmes, 7 hommes seulement faisaient leurs pâques; le bon curé répandit un bon journal à profusion: un an après, les communiantes avaient décuplé. Dans une autre, le bon candidat ne récoltait jamais que 30 voix sur 140 électeurs; une jeune fille y sema le bon journal à poignée; en peu de temps, les 30 furent 90 et les 90 devinrent les maîtres, en prenant le pouvoir entre leurs mains.

Aussi, les voix les plus autorisées, sur tous les tons, nous invitent dans la lutte présente, à user de cette puissance de la presse. Ce sont les Souverains Pontifes : « Il faut opposer les efforts de la bonne presse aux efforts de la mauvaise. »

(Léon XIII)

« Si je devais donner ma croix pectorale, mes ornements d'Eglise, mes meubles, disait un jour Pie X, alors patriarche de Venise, pour garantir l'existence d'un journal catholique, je le ferais volontiers. »

Ce sont les princes de l'Eglise. « Aujourd'hui que Dieu

est attaqué, tout chrétien doit être soldat et tout soldat doit combattre. Et pour combattre, il faut faire usage des armes perfectionnées. L'apostolat sans la bonne presse, c'est la guerre avec des arcs et des flèches contre un ennemi qui a des fusils Lebel. » (Cardinal Pie)

Ce sont les hommes d'œuvres. « Catholiques, comprenez-vous maintenant l'importance et la puissance de la presse ? On vous a pris vos armes, vos ressources, vos biens, vos Congrégations. On veut vous prendre vos dernières libertés. Mais, dans la hâte de la curée, vos ennemis ont oublié de vous désarmer entièrement. Ils vous ont laissé une arme qui, à elle seule, vaut toutes les autres ensemble. C'est la presse. Cette arme, si nous ne sommes pas des aveugles et des lâches, il faut la prendre en main et nous en servir. » (Abbé Soulange-Bodin)

« Si vous voulez bien me le permettre, je me ferai auprès de tous, l'écho du Congrès de la bonne presse, pour leur crier : « Union, action ! » Je leur dirai surtout : « que votre première action se porte sur le terrain de la presse. » Il faut que dans chaque paroisse, il se forme un groupe d'hommes, de jeunes gens, de femmes au besoin, qui se disent : Nous ne cesserons d'agir jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul mauvais journal dans notre commune ; et que chaque famille dans laquelle on lit, reçoive un journal chrétien. » (Jean Lerolle)

Ce sont les Congrès. « Le 5^{me} congrès catholique autrichien déclare que c'est un devoir sacré pour tout chrétien de lutter avec énergie contre la presse mensongère, libérale et maçonnique. Quiconque aide matériellement ou moralement cette dernière presse est coupable de trahison à la religion et à la patrie. Il invite tous les catholiques de l'empire à soutenir de tous leurs moyens la presse catholique existante. »

Enfin, c'est la voix d'un Pasteur qui ne peut plus laisser

de doute sur la nécessité de la bonne presse aux enfants de la Suisse Romande.

« Comme évêque, j'envisage la situation à un point de vue plus particulier et plus fondamental encore, le point de vue religieux. De nos jours, la presse est devenue la maîtresse et l'éducatrice des esprits. Elle peut être un instrument désastreux pour la religion ou au contraire un instrument puissant pour la diffusion et l'affermissement des doctrines religieuses, dogmatiques et morales.

Je me fais un devoir de bénir vos efforts et de les secourir (écrivant à un journaliste) autant qu'il m'est possible, en invitant avec instance tous les catholiques de Genève, les prêtres et les fidèles, à répandre toujours plus la lecture de la bonne presse catholique pour le plus grand bien de la religion dans notre cher pays. » (Mgr Deruaz)

(A suivre)

B. BURQUIER.